

Pour non-liseurs

Volume 33, numéro 6 (198), décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 33(6), 106–112.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
RENÉ LAPIERRE
GILLES MARCOTTE
SUZANNE ROBERT

TROIS SALLENAVE...

Gérer le culte de ses idoles

Dévorer des yeux ses idoles, les tenir en garde à vue et, s'il y a péché ou tromperie de leur part, ne rien leur pardonner, s'en détourner et vivre la déception jusqu'à la lie: que de droiture dans cette conduite, que de fidélité à de chers idéaux! Certes, mais quand on peut échapper à la déception, il ne faut pas hésiter à trouver des excuses pour l'idole fautive. Voilà justement la pirouette que je viens de réussir avec Danièle Sallenave.

Cette auteure de six romans (*Paysage de ruines avec personnages*, *Les portes de Gubbio*, etc.) que j'ai évidemment tous lus — idolâtrer oblige — a commis un essai, *Le Don des Morts* (chez Gallimard), essai qui a bonne mine et belle réputation chez les critiques français. Ce livre, qui donne dans le genre «ouvrage essentiel sur la littérature» ou «inestimable traité sur la pure écriture», me hérissé et provoque chez moi de l'indignation menant à une profonde ironie. Je ne croyais pas mon idole à ce point «Européenne-Française-hiérarchisante»... Toujours est-il que son essai prône le caractère essentiel de la littérature, dans le cadre de la chère pensée de notre humanité, et sa suprématie indéniable, non seulement sur toutes les autres formes d'art

(musique, peinture, etc.), mais bien sur la vie elle-même. Ouf! J'ignorais que mon idole idolâtrât elle aussi une divinité. (On est toujours adorateur-trice de quelqu'un ou de quelque chose...)

Sallenave hiérarchise à tout crin. D'abord, elle veut me faire croire qu'Aliocha, mon chat himalayen bleu, est inférieur au Néanderthalien, lui-même devant faire courbette devant l'homme civilisé (p. 108). Pourquoi donc? Très simple, il suffisait d'y penser: l'animal n'a pas d'univers (pauvre Aliocha à qui le pape refuse une âme et Sallenave, un monde!), l'homme primitif en a un tissé de mythes, mais l'homme moderne, lui, exécute un double grand écart: il émerge du monde en tant que sujet et possède en plus, en prime, une capacité d'objectivation de ce même monde. Bravo! CQFD. Ensuite, Sallenave m'assure que ma voisine (qui n'écrit pas et lit peu) est inférieure à Jacques Godbout (l'écrivain de province), parce que l'imagination est un «don»; elle en tient pour preuve les nobles paroles d'Aristote: «Métaphoriser ne s'apprend pas» (p. 165). (Ô ma pauvre voisine désertée par la langue de feu de l'imaginaire!) Beethoven, poursuit-elle, se retrouve, côté hiérarchie, dans une strate inférieure à celle où trône Lucien Francœur, la littérature damant toujours le pion à la musique (p. 114-115). Sallenave me dit aussi que la pensée et la raison dominent le monde, le pauvre désordre du monde naturel (p. 16) qui pourtant possède un sens qu'il incombe à l'écrivain, et à lui seul, de découvrir (p. 168). Elle me dit tout cela — en me le répétant plus que nécessaire — avec un style minimaliste à la Duras, et elle essaie de «faire blanchottien» dans l'esprit. Il faut bien avouer que tout n'est pas à rejeter ici et que de belles méditations réussissent à traverser le terrain miné du livre, mais au bout du compte, Sallenave ne réussit qu'à créer un cadre de réflexion stéréotypé, à donner l'illusion de classer l'inclassable et à détruire la liberté en l'enfermant dans d'absurdes typologies qui rappellent les théories

sur les «races humaines», au début du siècle. On croirait à une fumisterie...

Je tenterai d'oublier les péchés de mon idole, son obsession du pouvoir, son désir de puissance dans le temple de la pensée et le modèle totalitaire qu'elle a élaboré pour se hisser au rang de l'«élite». J'essaie d'oublier qu'elle a commis cette faute, ce *Don des Morts*. Je pardonne, je passe l'éponge, je n'ai rien vu, rien lu (on s'arrange comme on peut avec sa conscience). Je gère le culte de mon idole. Après tout, un essai, ce n'est pas un acte définitif; c'est une tentative et, dans ce cas-ci, une erreur, une maladresse. Un essai, ce n'est pas vraiment de la littérature (elle est d'accord avec moi, puisqu'elle affirme que le roman est supérieur à tout autre forme d'écriture). Et ce qui fait d'elle mon idole, ce sont justement ses romans. Alors, au diable *Le Don des Morts*! Je me repais de mon idole et j'attends tout de son avenir: les nourritures célestes, les chants charnels, ses mots comme un fleuve et ses phrases comme de la presque-musique, comme de la presque-vie... pas tout à fait cependant, question de hiérarchie...

S.R.

Le culte des morts

Le plaidoyer de Danièle Sallenave tient de l'embaumement: «Lire, c'est obéir à l'injonction des morts», et de la philosophie: «Les questions qui concernent la littérature sont des questions éthiques et métaphysiques». Tout cela est aussi solennel que le coucher de soleil sur le périphérique qui ouvre l'essai. Danièle Sallenave a-t-elle oublié avec quelle salutaire désinvolture, enfant, elle dévorait les livres? Son livre, elle l'oubliait dans l'allée du jardin, au fond du lit, sous la pluie et, sans façons, le retrouvait le lendemain. Aujourd'hui, elle lui apporte des fleurs et fait brûler de l'encens devant ses autels. Dieu, qui est absent, ne peut lui en vouloir.

M.-A.L.

En deux temps

Il y aurait deux livres, dans *Le Don des morts*. Deux lignes de pensée, plus exactement; la première (à laquelle l'œuvre doit son titre) relève de la lecture, du pur plaisir de lire et du «renforcement d'être», de l'intensification de mon rapport au monde, aux êtres, aux choses, que cela produit. Éloge de la vie créative, d'une expérience de l'œuvre qui nous apprend, selon le mot que rappelle Sallenave, à nous placer «en face» du monde (Rilke). «C'est ainsi que l'œuvre éduque; c'est ainsi qu'elle enseigne à se déprendre de soi, à cesser d'être un sujet "éternellement désirant" .» Voilà en gros pour l'idée première. Ouverte, généreuse, vive d'une limpide passion. Je n'avais à ce jour entendu personne parler ainsi, croire ainsi, se lier si intimement au livre et à la chance de l'art dans la vie.

La seconde ligne de pensée, elle, se rattacherait plus spécifiquement au sous-titre du livre: *Sur la littérature*. Il s'agirait en l'occurrence d'une thèse, qui tend malheureusement à reporter sur un plan plus institutionnel le caractère intimement personnel de l'idée première du livre. Le texte s'en ressent, bien sûr, et plutôt mal. Le chant de la première partie devient par endroits une explication, une remontrance, un sermon. Mais tant pis. Les errements rattachés au sous-titre (au sous-livre) ne me feront jamais oublier la ferveur de ce *Don*, le juste titre de la lecture auquel donne cours malgré tout l'essai de Danièle Sallenave.

R.L.

... ET DEUX RIMBAUD

Centenaires

Célébrer le centenaire de Mozart, cela va de soi, c'est facile, tous y concourent, de la revue la plus savante au magazine *Time*. Et puis, il y a les concerts. La musique, même la plus complexe, la plus tourmentée, a quelque

chose d'innocent; elle se prête, d'entrée de jeu, à la célébration. Cela s'écoute tout seul.

Mais un poète? Mais un Arthur Rimbaud? Je vois qu'en France, on a organisé des pèlerinages à Charleville. Quelques livres ont paru, les magazines les plus expressément littéraires ont souligné le centenaire. Mais une célébration, une véritable célébration, ce serait un peu gênant, non? Non seulement Arthur Rimbaud a mené une vie de chien et s'est montré désagréable pour tout le monde — à l'opposé du *divin* Mozart —, mais encore il a fini par tourner le dos à la poésie (je ne m'occupe plus de ça, disait-il avec mépris) et s'en est allé, en Afrique, trafiquer dans le connu, c'est-à-dire dans les armes et autres produits commerciaux. Sa poésie est aussi difficile que l'était sa personne: charmeuse, oui, mais de façon contournée, sournoise, hérissée de toutes sortes de complications.

Comment, alors, célébrer le centenaire Rimbaud? En le lisant, en persistant à le lire; lentement, difficilement, comme il le mérite. On peut aussi parcourir quelques ouvrages d'accomplissement, comme le petit livre d'Alain Borer, *Rimbaud, l'heure de la fuite*, paru dans la jolie collection «Découvertes» de Gallimard. Alain Borer connaît tout ce qui peut se connaître actuellement de Rimbaud, et il entend quelque chose à la poésie. Mais, pardonnez-moi, c'est surtout pour les images, pour les illustrations, que je vous recommande ce livre. Elles sont nombreuses, puissamment évocatrices, émouvantes. On a beau dire avec Rimbaud que «JE est un autre», que la poésie n'est pas l'homme, on ne peut pas rester indifférent à ce destin de grand brûlé...

G.M.

Arthur ou Georges?

Si une feuille de chou de Charleville avait demandé une entrevue à Rimbaud, qu'aurait-il répondu? Si la même feuille avait réclamé son portrait, qu'aurait-il dit? Je n'ose pas y penser. Le professeur Larose, qu'on voit toujours

dans les jupes de Rimbaud, parle et pose, lui, dans *L'actualité* du 15 septembre. Il pose en Izambard. «Il faut, dit-il, redonner à la littérature la première place dans l'enseignement du français et dans l'enseignement tout court.» Aucun doute possible: Arthur s'est changé en Georges.

J.-P.I.

Des gens bien

Je ne sais trop si ces lignes résument *Cité libre* nouvelle mouture, mais elles sont si éloquents que je me permets de les citer. Elles sont d'un certain Marc Fournier («32 ans, agent de pastorale laïque dans une paroisse d'Alma»):

Au cours de ma flânerie sur la rue Sainte-Catherine, un doute a jailli dans mon esprit: notre préoccupation constitutionnelle est-elle fondée? Le temps d'y penser et déjà j'étais rendu à la Place des Arts, où la foule des gens bien me sécurisait enfin...

L'auteur ne précise pas qui sont ces «gens bien», mais il est permis de supposer que vous y trouverez un Gérard Pelletier, un Jacques Hébert... Et qu'est-ce que la «pastorale laïque»? Je vais le demander à Jacques Godbout. *Cité libre* vend par ailleurs des T-shirts *Cité libre*. Zut! À *Liberté*, nous n'y avons pas pensé. (Des bobettes peut-être?)

F.H.

Porc-épic dans la lune

Fable inadéquante que celle de Mordecai Richler, banale, désuète et vulgaire! On y aura vu des truies mettre bas, très bas, jusque dans la boue, des légions de petits cochons, autrement dit, les Québécois. Si on tient à conserver le registre porcin, je verrais plutôt le Québec actuel comme un porc-épic dans la lune et qui voudrait qu'un gentil ourson (ressemblant à Joe Clark) vienne jouer avec lui. C'est lui, le christ chevelu, québécois, au regard perdu comme celui

d'une Madeleine d'après la faute mais d'avant le rachat, qu'on voit sur les abribus, un quêteux de vérité. Et c'est le même porc-épic que symbolise notre Ovila national: il a en effet les mêmes yeux hagards, voire troués, que les spectres s'y reconnaissent, je parle des téléspectateurs québécois, de ces millions de fantômes quotidiennement prostrés devant des faisceaux lumineux, mais profondément aveugles. Oui, nous avons la chair tendre du porc-épic; on peut nous manger crus et c'est ce que font les Cris. C'est pour le clinquant que nous avons des piquants. Irrité, le porc-épic les agite; cela fait un léger bruit et qui suffit à le rassurer tout en ne dérangeant personne. Voyez le cher, le pauvre, le lunatique animal se dandiner et louvoyer parmi les épinettes comme une argutie de Robert Bourassa! Assurément, nous ne sommes pas sortis du bois. Voilà ce que j'aurais dit, et pas des âneries, si j'avais voulu nous piquer. Et je me serais piqué moi-même, étant des miens.

F.H.